

Paul H. Dembinski, économiste, directeur de l'Observatoire de la finance à Genève et professeur à l'Université de Fribourg. ▲

# Des défis éthiques pour le monde de la finance



© DF

*Le monde de la finance traverse une crise de confiance sans précédent. Depuis plus de dix ans, l'Observatoire de la finance a analysé les progrès de la financiarisation. Le professeur Dembinski accompagne notre réflexion pour définir ces défis de la finance.*

Qu'est ce que la finance? C'est l'ensemble des institutions, des professions et des techniques qui ont pour tâche, macro-économique d'une part, d'organiser la rencontre entre le flux d'épargne et les nouveaux projets d'investissement et, d'autre part, de préserver et – si possible – faire fructifier le stock d'épargne accumulée et gardée sous forme quasi liquide. Si la première fonction est ancienne, la seconde – celle d'assurer la pérennité de la valeur du stock d'épargne – a pris ces dernières décennies une ampleur sans précédent.

Amplifiée par les technologies de l'information et l'ouverture des frontières, les promesses de la finance ont suscité un réel écho dans les sociétés occidentales, repues et vieillissantes. C'est ainsi, qu'aujourd'hui, nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, des aspirants rentiers. Pour cela – avec la bénédiction voire l'encouragement du politique – et grâce aux techniques financières les plus pointues nous avons constitué des « silos d'épargne » censés subvenir à nos besoins dans le moyen terme. Les institutions et professions financières sont les gardiens de cette épargne en silos, qu'ils ont pour tâche de gérer, c'est-à-dire de transférer d'une classe d'actifs vers une autre au gré des fluctuations des risques et des cours.

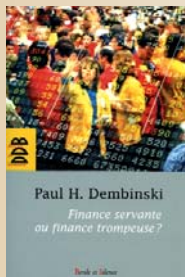
Le marché financier joue donc, dans la finance moderne, un rôle central. Il est le lieu (avant tout virtuel) où se bouclent les transactions, où l'épargne est transvasée d'un support vers un autre; chaque transfert donnant

lieu à une commission pour les opérateurs. La réalisation de ces opérations, dans la grande majorité des cas, pour le compte de tiers, est d'une telle technicité que seuls les opérateurs les plus avertis en comprennent tous les tenants et aboutissants. L'évolution des dernières décennies qui a mis l'économie au cœur du social, et la finance au cœur de l'économie, est aussi porteuse de défis éthiques pour les institutions et les professionnels de la finance.

Le premier de ces défis porte sur la prise en compte de l'intérêt bien compris du détenteur au sens d'ayant droit, de l'épargne accumulée. Derrière la complexité, voire l'opacité, des instruments financiers modernes, il n'est pas aisé, même pour un opérateur financier, de savoir exactement quels sont le profil, les besoins et les attentes de celui dont il manipule l'épargne, ou comme dans le cas des subprimes, l'avenir. Dans le feu de l'action,

*L'Observatoire de la finance est un « think tank » qui a pour mission la promotion de la prise en compte du bien commun au sein des activités financières.*

[www.obsfin.ch](http://www.obsfin.ch)



**Finance servante  
ou finance trompeuse ?  
de Paul H. Dembinski,  
Éditions Parole et Silence,  
2008.**

### ■ C'EST LA FAUTE À LA FINANCE ...

**Laurent Mortreuil, secrétaire général de l'Uniapac n'oublie pas le temps où il était banquier à la Société générale à New York pour nous inviter à lire le livre du Pr Dembinski.** Le dernier ouvrage du directeur de l'Observatoire de la finance ne serait-il qu'une pièce à charge de plus ? Ce serait en réduire la portée. Certes, il y a les analyses lumineuses d'une tendance (la « financiarisation ») et des métamorphoses qu'elle implique, telles que le passage de la relation à la transaction (le penchant pour le banquier de ne plus accompagner ses clients le long du cycle de crédit, mais de vendre et acheter des produits financiers), du temps à l'instantané (amplifié par les nouvelles normes comptables et sanctionné par des rémunérations personnelles colossales à effet pervers), de l'investissement au placement (dans l'épargne financière l'objet du projet financé est sans intérêt dans la décision d'investissement). La réponse à la question du titre semble claire : finance trompeuse donc ! On pourrait presque reprocher un procès à charge, car les évolutions de la finance moderne et sa désintermédiation ont aussi eu des conséquences très positives peut-être pas assez soulignées.

**Mais la vraie question de ce livre** touche au rapport de chacun à l'argent et à l'instrumentalisation du monde et des autres qui peut l'accompagner. Comme son compatriote Jean-Paul II, Paul Dembinski ne peut se satisfaire que l'homme s'illusionne et qu'il méprise la confiance. Quand il nous dit que dans l'« ethos de la cupidité », « l'entreprise en tant que réalité durable passe au second plan : sa mission consiste à fournir à chaque instant à l'actionnaire le maximum de moyens financiers », « le travail peut facilement être réduit au rôle de complément et de moyen de faire fructifier le capital en lui assurant sa rentabilité », il nous alerte sur un monde « de la quantité » où « il n'y a plus de place pour l'homme. » Le philosophe se sentira quelque fois plus à l'aise mais même un lecteur pressé saura trouver des questions pertinentes quant à son propre comportement. Se faire des amis avec l'argent trompeur, le Seigneur nous a laissé un programme ambitieux. À chacun de trouver les pistes trop peu esquissées dans cet ouvrage qui en appelle d'autres, pour répondre à cette question posée aux Invalides par Benoît XVI : « *L'argent, la soif de l'avoir, du pouvoir et même du savoir n'ont-ils pas détourné l'homme de sa fin véritable ?* »

l'opérateur peut facilement se laisser prendre au jeu (intellectuellement grisant, par ailleurs) et oublier ceux pour qui il travaille ; les commissions générées pour lui-même ou pour l'institution qui l'emploie peuvent facilement masquer l'intérêt de l'épargnant. Dans un contexte de pressions extrêmes, il est parfois plus confortable de prétendre de « ne pas avoir le choix » que de chercher la marge de liberté permettant d'assumer sa vraie responsabilité. Cela s'applique aux institutions, mais aussi aux personnes au sein de ces institutions. Les choses deviennent rapidement dramatiques, quand les structures de commissions et de rétro-commissions au sein d'une institution prennent en otage l'opérateur individuel et l'enferment dans une logique dont seul un héros serait capable de sortir la tête haute.

Le second défi tient à la vision du monde que véhicule en sous-main la pensée financière. En effet, cette vision s'articule autour de l'idéal du marché – lieu ultime de transaction et de confrontation – mais oublie que le marché réel ne saurait fonctionner sans un « terreau » éthique qui fait que les opérateurs ont confiance (une confiance limitée certes) les uns dans les autres. Quand ce terreau vient à manquer, quand il est détruit, le marché se bloque – il disparaît, comme cela a eu lieu en début d'année. Les opérateurs ont donc la responsabilité directe de respecter par leur comportement un certain nombre de principes qui nourrissent la confiance. Il est donc indispensable, que la théorie financière ne considère pas le marché comme une donnée de la nature, mais le voit comme un bien commun qu'il incombe à tout un chacun de respecter et de préserver en en faisant un usage prudent et mesuré. Il y va de l'intérêt bien compris de la finance elle-même !

Le troisième enjeu a trait à la formation à la finance qui prend aujourd'hui une direction très technique, comme s'il s'agissait d'une science physique. En dépit des formules mathématiques, derrière toute transaction financière il y a de l'humain. L'enjeu ou la vocation ultime de toute l'activité financière est donc de servir : de servir l'épargnant, de servir celui qui entend réaliser un projet d'investissement, de servir l'entreprise et non pas de se servir soi-même. En conséquence, les formations à la finance doivent résister à la tentation (très forte actuellement) de faire abstraction de tout questionnement sur le sens et sur les finalités sous prétexte qu'il ne s'agit pas de propos « scientifiques ».

Rabelais le disait déjà « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » – dont acte. ■